

ANTI**RESSE**

N° 202 | 13.10.2019

Le Nobel de Handke

Le pays de Butler

L'écologie de Schneiter

Les lames du Pacifique

Les racines du radicalisme

Observe • Analyse • Intervient

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Peter Handke, prix Nobel de la liberté

LA MISE AU BAN DE HANDKE N' AURA DONC ÉTÉ QU'UN LONG DÉLAI D'UN QUART DE SIÈCLE ENVIRON. CE DÉLAI EST BIENVENU. IL AJOUTE À LA CONSÉCRATION DE L'ŒUVRE UN REGARD APAISÉ SUR SES ENGAGEMENTS, EN INTÉGRANT CEUX-CI DANS L'ŒUVRE COMME ILS DOIVENT L'ÊTRE.

C'était l'une des plus terribles années de la guerre civile yougoslave. Peter Handke était arrivé de France pour ouvrir le Salon du Livre de Belgrade. Le blocus imposé par les Nations unies à la Serbie était féroce, mais le Salon du livre n'avait jamais cédé à la misère et restait la manifestation la plus populaire du pays. Son inauguration par un écrivain invité était transmise chaque année en direct à la télévision.

En début d'après-midi, j'étais passé dans les bureaux du directeur du Salon, l'immense Ognjen Lakićević. La maison était en effervescence: le grand écrivain avait quitté son hôtel ce jour-là et s'était évanoui dans la nature. Comment ferait-il pour donner son discours à dix-huit heures tapantes?

Quelqu'un l'avait vu sortir en compagnie de son traducteur et ami, Zlatko Krasni. On connaissait sa propension aux marches sauvages. Le directeur me confia une voiture et la mission de le retrouver. On m'avait dit que Peter affectionnait un certain restaurant poissonnier. Retrouvailles avec un compagnon de randonnée, donc déjeuner tardif et consistant au bout d'un itinéraire calme: la pensée devait forcément remonter les fleuves! Je demandai au chauffeur de longer le

Danube jusqu'au quai de Zemun. C'est là, au *Šaran*, que je retrouvai les deux hommes en train de finir une bouteille de vin blanc devant une montagne d'arêtes. Le temps pressait, mais il n'était pas question de repartir avant que j'aie bu un coup avec eux. Pendant que nous éclusions une dernière bouteille, notre équipage, dans la limousine, suait à grosses gouttes.

J'aurais pu ne pas le retrouver. Dans ce cas, serait-il jamais apparu sur la tribune officielle du Salon? Je l'ignore mais peu importe. Rien de ce qui est extérieur n'importe vraiment. C'est ce que disait le fin sourire de ses yeux de mandarin étoilés de pattes d'oie.

UNE AUDACE... À FAIRE VOMIR!

L'annonce du Nobel m'est arrivée par le Cannibale lecteur alors que je me trouvais à Bastia. J'ai aussitôt ouvert les nouvelles. Sur le continent, c'était la consternation. La chroniqueuse de l'*Obs*, derrière des guillemets hypocrites, s'offusquait qu'on pût décerner un tel prix à un «*“trou du cul” pro-serbe*». Elle ajoutait bigotement que «*l'Académie suédoise risque de réveiller une vieille polémique*» tout en la réveillant elle-même dès le titre de son article.(1)

Dans le «camp du bien», le désarroi

est... pathologique. Ainsi le premier ministre albanais Edi Rama dit avoir *«envie de vomir»*. La mise en cause de ses alliés très proches, les seigneurs mafieux du Kosovo, par le sénateur suisse Dick Marty dans son enquête sur le trafic d'organes humains, ne lui a pas donné autant de remous gastriques. Je passe sur le reste des lamentations, qui ont eu plus d'écho qu'elles ne méritent. C'est la mentalité qu'elles révèlent qui est intéressante.

Il y avait des années que Handke était nobélisable. Sa compromission avec la Serbie l'avait, croyait-on, rayé des listes. Si la Comédie-Française déprogrammait ses pièces, comment le comité Nobel oserait-il... C'était oublier que la patrie des droits de l'homme est aussi la championne du monde de la censure et de la lâcheté.

Le comité a donc osé. L'institution sommée de se ressaisir après les troubles qu'elle a traversés a-t-elle voulu *«faire oublier le scandale grâce à une nouvelle polémique»* — comme l'accuse la machiavéliste à deux balles de l'Obs — ou s'est-elle simplement... *ressaisie*? Honorer Handke était la décision moralement à la fois la plus digne et la plus risquée. On n'a pas eu seulement la lucidité de distinguer l'œuvre de l'homme: on a encore eu le courage de surpasser cette ambiguïté. *«Nous ne considérons pas Handke comme un écrivain politique. Il n'appartient à aucune phalange ni parti politique, il n'y a*

pas d'alternative politique dans son monde. Sa prose exprime une vision entièrement différente.» Le président du comité, Anders Olsson, ramène la partie la plus contestée de l'engagement de Handke à ce qu'elle est de fait: un acte primordialement humain.

RÉALITÉ, INCARNATION, IMPERFECTION

Et ce surpassement donne encore plus de prix à la création de Peter Handke, toute entière tournée vers une appropriation *immédiate* de la réalité. L'une de ses œuvres les plus



connues du grand public, le scénario des *Ailes du désir* de Wim Wenders, raconte la chute d'un ange dans l'incarnation (et donc l'imperfection et la mort) par amour pour une femme. L'une des plus confidentielles, *La Cuisine*, pièce montée par Mladen Materić, nous fait revivre tous les drames du XXe siècle avec une intensité saisissante — à

travers les métamorphoses d'une humble cuisine. Entre les deux, entre tous les instants créateurs de sa vie, la marche silencieuse, au bord des fleuves ou sur les chemins, communion la plus intime, la plus dénuée, avec la matière du monde.

Dans son essence, la démarche artistique et morale de Handke est une lutte du réalisme poétique — chrétien ou antique, humain toujours — contre l'abstraction manichéenne et puritaine (cathare) qui s'est emparée de la société technologique capitaliste.

(Et qui explique, soit dit en passant, tant sa volonté de reprogrammer l'humain — transhumanisme — que sa profonde passivité/affinité face à l'islam radical, qui le réduit à néant.) Jugeons le monde à partir de ce que nous pouvons en connaître intérieurement — et alors nous ne le jugerons plus du tout.

Une bonne nouvelle venant parfois en bande, c'est dans *Libération*, qui mena le lynchage à l'époque, qu'on trouve, sous la plume de Philippe Lançon, les mots les plus justes au sujet du Nobel 2019: > «Son compatriote Thomas Bernhard, qu'il n'appréciait guère, ne l'avait pas eu. Sa compatriote Elfriede Jelinek, de quatre ans sa cadette, l'a obtenu en 2004. Avec Peter Handke, le jury consacre le moins ouvertement agressif des trois, mais non le moins réfractaire. C'est un grand conteur silencieusement épique, un écrivain de l'Europe des marches et des marges, un romancier poète ou un poète romancier, un auteur enfin qui rappelle à ses lecteurs qu'ils sont toujours, comme ses personnages, comme lui, solitaires et minoritaires.»

UNE VISION RADICALEMENT DIFFÉRENTE

Sa littérature est en prise directe et intense avec la réalité, une réalité si réelle qu'elle en apparaît onirique aux têtes remplies d'abstractions. Peter Handke pense en marchant. Il rappelle magnifiquement que, quelle que soit la destination du marcheur, il marche toujours vers soi. Aller vers la Serbie au moment où tout le monde s'en détournait apportait un surplus de densité à sa création, comme *Dans*

la dèche à Paris et à Londres aura été le véritable lest de l'œuvre d'Orwell. Le Nobel de littérature s'efforce en principe de distinguer une œuvre non seulement influente ou imposante, mais également porteuse d'élévation morale. Il montre *malgré tout* — comme le Nobel de la Paix 2019 — qu'une partie des consciences ne sont pas dupes; qu'elles ne cèdent pas à la pression de la propagande de masse, de ses indignations de commande et de ses polarisations arbitraires.

Les témoignages sur la Serbie sont la part la plus controversée de cette œuvre sereine. Ce qui a été dénoncé comme une provocation politique n'était au bout du compte qu'un itinéraire de plus, compassionnel et désolé — un *Voyage hivernal vers le Danube, la Save, la Morava et la Drina* — vers les quatre cours d'eau qui délimitent, plus sûrement que les frontières politiques, le cœur de l'espace serbe. Il apparaît aujourd'hui, Nobel aidant, comme un témoignage clef sur une *suspension d'humanité* frappant tout un peuple à un moment soi-disant «éclairé» de l'histoire européenne. Sans quelques rares Antigones, on aurait pu effacer ce peuple collectivement coupable de la surface de la terre et de l'histoire sans que personne ne bronche. Qui se souvient, du reste, que *tout* le peuple de la Krajina serbe a été éradiqué du 4 au 8 août 1995? Qui sait que les continuelles vagues de bombardiers déversant leurs charges sur la Serbie, du 24 mars au 12 juin 1999, ont altéré les trajectoires immémoriales des oiseaux migrateurs, sans même parler des dégâts humains ou des zones à

jamais infestées d'uranium appauvri? Et le peu de conscience qu'on a de ces choses, qu'en resterait-il sans les Handke, les Patrick Besson, les Chomsky et les Debray?

Sa présence si décriée aux obsèques de Slobodan Milošević s'éclaire désormais elle aussi d'une lumière de connaissance et non plus de confrontation. Il y a bien sûr la solidarité avec le peuple dont le défunt avait été le représentant légitime dans les années de disgrâce (solidarité encore réitérée à l'annonce du prix). Mais il y a aussi, toujours, cette fine ironie de l'Autrichien: il savait bien, Handke, que si les crimes réels ou supposés de Milošević avaient été utiles au «camp du bien», il n'y aurait pas côtoyé deux prêtres et trois policiers, mais une haie de diplomates et de chefs d'État. Il était au-delà, dans une «*vision radicalement différente*», selon les mots d'Olsson.

L'hostilité à ce Nobel en dit davantage sur la mentalité de l'époque que sur le lauréat. On voudrait faire croire que vingt ans ne se sont pas passés. On voudrait se persuader qu'on peut encore intimider le public comme en ces temps où il n'y avait ni lanceurs d'alertes, ni contre-info sur l'internet, ni même l'esquisse d'un monde multipolaire, où les faits, leur interprétation et leurs conséquences étaient entièrement déterminés par la seule puissance du moment et ses relais. On voudrait bâillonner tout le monde. On voudrait arrêter le temps.

Depuis vingt ans, beaucoup d'eau a coulé sur les ponts. La représentation de la guerre de Yougoslavie a été identifiée comme un «cas d'école» de

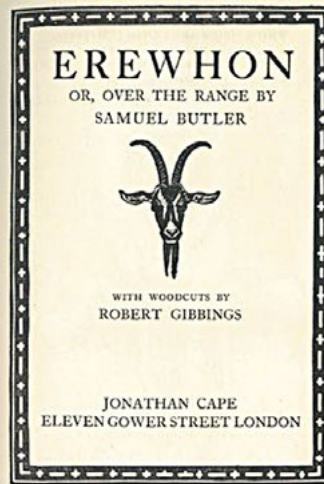
désinformation. Des enquêtes sont parues. La collusion entre l'Occident et le djihadisme au Moyen-Orient, entre l'Occident et le néonazisme à l'Est, a fini par éclater au grand jour après avoir secrètement incubé dans le conflit yougoslave. Et voici que les Scandinaves ajoutent de l'huile sur le feu en distinguant cet Autrichien solitaire qui l'avait vu et dénoncé, calmement, considérant que l'humain n'est porteur que de sa propre croix et non des stigmatisations collectives imposées par une société en mal de boucs émissaires. Son réalisme poétique, bienveillant et silencieux est un rocher sur lequel le caquetage des procureurs n'a aucune prise.

UN DERNIER VERRE

Cet après-midi lointain, lorsqu'il affolait les officiels de Milošević en buvant du vin plutôt que de se préparer pour les caméras, Handke assumait en plein sa position «solitaire et minoritaire» à l'égard du pouvoir. Sauf que, s'il n'avait pas paru, c'est la Serbie qui en eût fait les frais. Tant pis. La liberté de Handke est entière et insouciante. C'est la liberté du créateur à l'état pur.

NOTE

1. On observera que les censeurs de l'*Obs* ne sont même pas fichus de légender proprement l'illustration de leur article, écrivant *Velika Hoko* à la place de *Hoča*, alors même que le nom de ce village figure dans le titre d'un livre de Peter Handke. Le diable est dans les détails.



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Samuel Butler et le pays de nulle part (2)

LES ROMANS SONT LA PARTIE CONGRUE DE L'ŒUVRE ÉCRITE DE SAMUEL BUTLER: ARTICLES, ESSAIS EN TOUS GENRES ET SUR DIFFÉRENTS SUJETS FURENT BIEN PLUS NOMBREUX. C'EST SON AMIE ELISABETH MARY ANN SAVAGE, QUI EUT SUR BUTLER UNE INFLUENCE CONSIDÉRABLE, QUI LE CONVINQUIT DE S'ORIENTER VERS LE ROMAN, ET C'EST SANS DOUTE À ELLE QUE L'ON DOIT QU'IL AIT ÉCRIT *Ainsi va toute chair*.

À la mort de Butler, en 1902, ses exécuteurs testamentaires se retrouvèrent avec cinq gros volumes de notes manuscrites. Philosophie, morale, biologie générale, histoire des religions, histoire de l'art, histoire politique, littérature, peinture, musique, ainsi que des notes sur les pays qu'il avait visités: la curiosité de Butler couvrait de nombreux sujets.

Son œuvre peut se diviser en deux groupes d'écrits: le premier est constitué des œuvres de fantaisie et d'imagination: *Erewhon*, *Ainsi va toute chair*, *Nouveaux voyages en Erewhon*. Le second est vaste et va des essais sur le «problème religieux» aux ouvrages de philosophie

biologique, en passant par une réinterprétation de *L'Iliade* et de *l'Odyssée* et des *Sonnets* de Shakespeare s'appuyant sur de nouvelles traductions de sa main.

En 1872, comme pour tous ses livres sauf le dernier, c'est à compte d'auteur que Butler publia *Erewhon*(1), roman utopique dont la base est formée par l'assemblage d'articles qu'il avait publiés auparavant, notamment certains dans lesquels il s'était livré à une virulente critique de l'Église anglicane. Le décor lui fut inspiré par son séjour en Nouvelle-Zélande. C'est en tout cas dans des paysages y ressemblant fort qu'il situe la terre d'Erewhon, anagramme de *nowhere* («Nulle

part)), où son jeune héros, le narrateur, qui pratique l'élevage dans des terres lointaines — tout comme le fit Butler — va s'aventurer, au-delà des montagnes que ne franchissent pas ses concitoyens. Dans ce pays qu'il va découvrir, le simple fait d'avoir une montre va le mener en prison: plus avancés techniquement que les Anglais, les Erewhoniens ont délibérément décidé, quelques centaines d'années plus tôt, de supprimer les machines, considérant que celles-ci sont douées d'une vie propre et asservissent l'homme, comme le découvre le narrateur dans un document ancien, plaider en faveur de la destruction des machines:

«Elles ont exploité l'ignoble préférence de l'homme pour ses intérêts matériels sur les intérêts spirituels [...]. Ainsi donc même de nos jours les machines ne servent qu'à condition d'être servies, et ce sont elles qui dictent les clauses du contrat [...] Combien d'hommes actuellement vivent dans un état d'esclavage à l'égard des machines? Combien passent toute leur vie, du berceau à la tombe, à les soigner nuit et jour? N'est-il pas évident que les machines gagnent du terrain sur nous, si nous songeons au nombre toujours croissant de ceux qu'elles réduisent en esclavage, et de ceux qui se consacrent de toute leur âme à l'avancement du royaume mécanique?»

Étonnante anticipation de l'avenir du monde des machines qui est désormais le nôtre, n'est-ce pas?

En Erewhon, les valeurs sont inversées: les malades sont considérés comme des criminels, alors

que les criminels au sens habituel du terme sont considérés comme simplement infortunés. Il ne faut sans doute pas chercher ailleurs que dans l'enfance détestable dont Butler avait souffert, au sein d'une famille étouffante, l'origine du chapitre consacré aux «non-nés», c'est-à-dire les enfants à naître, qui vivent dans un monde parallèle où on leur déconseille fortement de vouloir s'incarner: *«Naître [...] est une trahison, un crime capital [...]. Considérez les innombrables risques que vous courez! naître de parents mauvais, et être instruit dans le vice! ou naître de parents sots et être nourri de billevesées et d'idées fausses!»* Butler savait de quoi il parlait! Et pour les parents que se choisit le «non-né» pour venir au monde, c'est évidemment une calamité, et ils l'enverront ensuite dans un «Collège de Déraison» pour y apprendre... à ne pas raisonner. C'est par effet de miroir — ce qui est à gauche apparaissant à droite — que Butler déploie sa satire de la société anglaise, concluant que *«En vérité je ne vois pas comment les Erewhoniens pourront être heureux, tant qu'ils n'auront pas réussi à comprendre que la raison non corrigée par l'instinct est chose aussi dangereuse que l'instinct non corrigé par la raison.»* C'est bien là le dilemme auquel est confrontée la société anglaise, entre la religion et la science, entre d'instinct — ou la Foi — et la Raison. Notre héros réussira finalement à s'enfuir d'Erewhon et ainsi au funeste destin qui lui est promis, grâce au ballon qu'il réussit à construire et à faire voler, après

y avoir caché Arowhéna, l'Erewhonienne qui deviendra sa femme une fois qu'il sera rentré en Angleterre.

Le livre fut publié à compte d'auteur, nous l'avons dit, mais sans nom d'auteur sur la couverture: il connut un grand succès en raison des supputations sur l'écrivain célèbre censé se cacher derrière cet anonymat. Les ventes baissèrent fortement lorsque le nom du «vrai» auteur fut révélé. C'est en préparant une nouvelle édition d'*Erewhon*, près de trente ans plus tard, en 1901, que Butler eut l'idée de lui donner une suite, *Nouveaux voyages en Erewhon*, qui fut son dernier livre, mais aussi le premier à être publié chez un éditeur et non à compte d'auteur, simultanément à la nouvelle édition d'*Erewhon*.

C'est le fils que le narrateur d'*Erewhon* a eu avec Arowhéna qui rédige les *Nouveaux voyages en Erewhon*(2) après la mort de son père. Ce dernier a voulu y faire un nouveau voyage et découvre qu'il y est entretemps devenu un dieu, «Filsdusoleil»: après son départ en ballon, la pluie qui avait manqué depuis de longs mois sur la terre d'Erewhon était enfin tombée. À qui d'autre qu'à un Dieu descendu sur terre pouvait-ce être dû? Le pays a beaucoup changé en trente ans, et les machines n'en sont plus bannies. Lors de ce second voyage, il manque encore une fois de peu d'être tué, car les grands prêtres qui ont mis la main sur cette nouvelle religion, le «filsdusoleilisme», voient d'un très mauvais œil que le «Dieu» revienne et réfute leurs mensonges et théories fumeuses, démasquant leur supercherie.

Bien que Butler sentît la mort proche, ce qui explique qu'il écrivit ce livre rapidement, on n'y sent ni hâte ni fatigue. Bien au contraire, la gaieté et le plaisir qu'il mit à l'écrire sont palpables. Cette fable conclut l'œuvre de Butler comme un feu d'artifice. Il est à la fois drôle et caustique, mais aussi émouvant, notamment dans les retrouvailles avec Yram (Mary), dont le héros découvre qu'elle lui a donné un fils après leur brève histoire d'amour lors de son premier séjour, et qui va, avec leur fils, l'aider à s'enfuir une seconde fois. Si l'on sentait dans *Erewhon* la raillerie et le sarcasme, ici le sourire est davantage malicieux, et révèle un homme tendre, pudique et généreux, dont la technique littéraire peut faire songer à des Stendhal, Flaubert ou Anatole France. C'est Valéry Larbaud(3) qui traduisit et fit découvrir Samuel Butler aux lecteurs français au début des années 1920: les trois romans dont nous avons parlé, mais également *La vie et l'habitude* et les *Carnets de Samuel Butler* (tous deux épuisés). Et Valéry Larbaud, c'est en soi un gage de qualité!

~~~~~  
NOTES

1. Samuel Butler, *Erewhon* (1872, Gallimard, coll. «L'imaginaire», 2005).
2. Samuel Butler, *Nouveaux voyages en Erewhon* (1901, Gallimard, coll. «L'étrangère», 1994).
3. Valéry Larbaud (1881-1957), poète, romancier, essayiste et traducteur qui, notamment, supervisa et corrigea la traduction en français d'*Ulysse* de James Joyce.





ENFUMAGES par Eric Werner

## Jonas Schneiter: entre écologie et profit

**D**ANS CE PETIT LIVRE(1) ÉCRIT D'UNE PLUME ALERTE, JONAS SCHNEITER SE RACONTE UN PEU LUI-MÊME. IL PARLE EN PARTICULIER DE SA CONVERSION À L'ÉCOLOGIE.

Jonas Schneiter est journaliste à la Radio-Télévision suisse romande, et comme beaucoup de ses collègues il vit sur les chapeaux de roues, au propre comme au figuré. Un jour, comme il était en retard pour quelque chose, il s'est fait flasher à 160 km/h sur une autoroute. Conséquence, un retrait de permis d'un an. Certains penseront qu'un an, c'est plutôt cher payé, personnellement je pense que c'est très peu. Je n'aime pas les gens qui risquent ainsi leur propre vie et celle des autres en ne respectant pas les limitations de vitesse sur les routes. C'est un des rares domaines, peut-être même le seul, où je suis entièrement et inconditionnellement du côté de la loi et de la police. Voilà, c'est dit.

À quelque chose malheur est bon. Jonas avait une grosse voiture, qui en plus polluait beaucoup. Il a donc, Dieu merci, été obligé de la vendre, et à la place s'est offert un abonnement général CFF de 1<sup>re</sup> classe. Abstraction faite des questions de sécurité, cela lui a ainsi permis de réduire son empreinte carbone, mais par ailleurs aussi de faire des économies. C'est le sujet même du livre.

Car, comme le relevait il y a une quarantaine d'années déjà Ivan Illich (non cité dans l'ouvrage, ce qui est dommage: on devrait relire aujourd'hui Ivan Illich, en particulier quand il parle de la voiture(2)), la voiture coûte terriblement cher. Sauf que la plupart des gens ne s'en rendent pas compte. Ils croient que la voiture leur fait gagner du temps, alors qu'en réalité elle leur en fait perdre: beaucoup même. À commencer par celui qu'il leur faut passer sur leur lieu de travail pour gagner l'argent nécessaire à son acquisition, d'une part, à son utilisation de l'autre. En sorte que si l'on veut *réellement* gagner du temps, il est de loin préférable de circuler en train, à vélo, et même, paradoxalement, à pied plutôt qu'en voiture. C'est ce que disait en son temps Ivan Illich!

Mais, bien sûr, on peut aussi dire que renoncer à la voiture nous fait faire des économies. Cela revient au même. On ne diminue pas son temps de travail, on continue à travailler comme on le faisait auparavant, mais tout l'argent qu'on consacrait jusque-là à la voiture (entre un et deux salaires mensuels médians, quand même, et

encore on ne parle ici que des voitures bas de gamme), on peut désormais le consacrer à autre chose.

#### UNE VISION HEUREUSE ET OPTIMISTE

Il y a deux manières d'aborder le livre de Jonas. Jonas Schneiter se veut optimiste et pragmatique. Il ne croit pas aux prophéties des collapsologues, ceux qui prédisent un effondrement prochain de la civilisation, peut-être même la disparition d'une partie de l'humanité. Plus exactement, il laisse le problème de côté. Il dit que ces vues déprimantes sont en même temps paralysantes («castratrices»). Elles servent d'alibi à ceux qui ne veulent rien faire. «Car pour agir il faut d'abord être porté par une vision heureuse et motivante» (p. 114). On côtoie ici de près le *wishful thinking*. La vision heureuse et motivante est peut-être fautive, mais quelle importance dès lors qu'elle nous arrache à l'inaction, qui est ce qu'il y a de pire.

Soyons ici précis: ce n'est pas exactement Jonas qui s'exprime dans la phrase que nous venons de citer mais son ami Marc, qui commente (et complète), chemin faisant, le livre de Jonas (un commentaire après chaque chapitre). Mais on n'a pas ici l'impression que Marc trahit beaucoup la pensée de Jonas. Jonas veut nous pousser à agir. Si nous pensons que cela ne sert à rien d'agir, car de toute manière il est beaucoup trop tard pour agir, nous resterons forcément inactifs. Il ne faut donc pas dire qu'il est trop tard. Non, il n'est jamais trop tard. Il y a des tas de choses encore à faire. Lesquelles? Jonas en dresse une

liste non exhaustive: investir dans les panneaux solaires, manger bio, choisir un modèle de frigo peut-être plus cher à l'achat que le frigo standard mais aussi moins gourmand en énergie, opter pour la voiture électrique, etc. Tout cela est bon pour le climat, mais surtout *nous est utile à nous*: les deux, en fait. La morale rejoint ici l'intérêt bien compris: pas seulement l'intérêt collectif, mais bien notre propre intérêt privé et personnel. On pense à la main invisible d'Adam Smith, celle qui arrange toutes choses sans que nous ayons à nous en occuper.

Bref, l'écologie c'est facile, c'est pas cher, et ça peut rapporter gros. On est à mille lieues ici d'une morale de l'austérité ou du sacrifice de soi. Qui prétendait que l'écologie était synonyme de privations? C'est le contraire exactement qui est vrai. Non seulement les quelques gestes auxquels elle nous convie ne nous privent de rien, mais ils nous ouvrent toutes grandes les portes de l'abondance. J'ai bien dit: de l'abondance: «(...) *L'avenir — même si cela déplaît à certains écolos — sera abondant et la décroissance matérielle n'aura pas lieu. Car si l'énergie est propre et bon marché, la transformation de la matière et la production d'objets le seront aussi*» (p. 115). Et un peu plus haut: «*Si nous pouvons déjà produire notre propre électricité solaire pour moins cher qu'on celle qu'on achète à la prise, alors le monde disposera à l'avenir d'énergie abondante*» (*ibid.*).

On est évidemment ici hors-réalité. Dire que l'avenir sera abondant et que la croissance va se poursuivre, c'est en effet prendre ses désirs pour des réali-

tés. Si cela peut nous pousser à agir, tant mieux. Mais personne ne peut croire sérieusement que l'énergie sera demain abondante et bon marché: ni l'énergie propre, ni a fortiori celle qui ne l'est pas. Les distinguer l'une de l'autre est d'ailleurs sujet à caution. La première est en effet étroitement dépendante de la seconde. «Sans pétrole, le système électrique actuel, y compris nucléaire, s'effondrerait», écrit ainsi Pablo Servigne dans un passage de son livre *Comment tout peut s'effondrer* (3). Quelques lignes plus haut, il insistait également sur le fait que l'énergie soi-disant propre n'est rien sans les métaux et les matériaux rares nécessaires pour la produire et l'acheminer. Cela s'applique aussi à la voiture électrique! Et à l'énergie solaire.

#### UN PREMIER PAS

On n'échappera donc pas à la décroissance, partant aussi à l'austérité. Mais c'est ce que ne veut pas voir Jonas Schneiter. La «vision heureuse et optimiste» qui est la sienne ignore toute idée de limite. Les gens ne doivent se priver de rien, ils doivent simplement apprendre à moins et mieux dépenser. «Écolo à profit»: la fin est le profit, l'écologie le moyen.

On pourrait s'arrêter là et dire que Jonas donne dans le *green washing*, au sens où il cherche à redonner vie et couleurs (vertes) à notre bonne vieille société de consommation, alors même que celle-ci vit très probablement ses dernières heures et que le moment serait peut-être venu de s'interroger sur ce qu'on pourrait mettre à la place.

Mais ce serait injuste. C'est ce que je voulais dire tout à l'heure en disant qu'il y avait deux manières d'aborder le livre. Car le livre n'est pas non plus sans mérite. Il reflète un changement de mentalité chez les adeptes de la société de consommation, qui même s'ils ne réussissent pas à rompre complètement avec elle, ont à tout le moins compris que s'ils voulaient continuer à consommer, il fallait le faire *autrement*. Ce n'est certes qu'un premier pas, mais il fallait le faire. À chaque jour suffit sa peine. Quel pourrait être le second? Achever de rompre, bien sûr, mais sans pour autant céder à la facilité consistant à basculer à l'autre extrême: dire qu'il est trop tard, qu'il n'y a plus rien à faire, etc. Il faudrait ici renouer ici avec l'idée de limite. Le profit ne connaît en lui-même aucune limite. Il est par principe sans limite. Or la vie humaine ne mérite d'être vécue, elle n'est sans doute même possible, que si elle s'inscrit en certaines limites. C'est ce qu'Aristote appelait il y a 2500 ans la «bonne vie». Plutôt donc que de dire: Écolo à profit, dire: Écolo pour bien vivre.

#### NOTES

1. Jonas Schneiter, *Écolo à profit: Comment j'ai sauvé un ours polaire et économisé beaucoup d'argent*, Helvetiq, 2019 (avec Marc Muller et Benjamin Decosterd), 134 pages.
2. 2 Cf. en particulier *Énergie et équité*, Seuil, 1975, pp. 73-80.
3. 3 Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer*, Seuil, 2015, p. 49.

THÉ D'ORIENT par Laurent Schiaparelli

## Les lames du Pacifique

L'ALLIANCE MILITAIRE SINO-RUSSE SONNE LE GLAS DE LA SUPRÉMATIE AMÉRICAINE DANS CETTE RÉGION QUI EST PEU À PEU DEVENUE LE CŒUR STRATÉGIQUE DU MONDE. METTANT FIN DU MÊME COUP À UNE LONGUE MÉFIANCE SAVAMMENT ENTRETENUE PAR LES PUISSANCES OCCIDENTALES.

Au moment de la signature des accords de Genève en 1954, le Ministre des affaires étrangères britannique, Anthony Eden, déclarait sur le ton de la confiance à son homologue russe Molotov au sujet des Chinois: «ils ne pensent pas comme nous». Ce type de tentative anglo-américaine de diviser les États composant l'Eurasie (Europe-Russie-Chine principalement) est depuis le début du XXe siècle la stratégie de survie du camp atlantiste, qui se retrouverait relégué au rang de deux îles isolées, l'Angleterre et les États-Unis, si l'Eurasie devenait un jour une entité économique, énergétique, politique et militaire cohésive. La manipulation anglo-saxonne, ajoutée à la méfiance réciproque que se portent Russes et Chinois, aboutit à la rupture sino-soviétique des années soixante, culminant en 1969 par les incidents militaires frontaliers au Xinjiang sur le fleuve Oussouri.

65 ans plus tard, le général James Mattis, secrétaire à la Défense des États-Unis et membre du cabinet de Donald Trump, déclarait en 2018 que «C'est la concurrence entre les grandes puissances — et non le terrorisme — qui est maintenant le principal objectif de la sécurité natio-

nale américaine», dans un discours sur la Stratégie de défense nationale. La Chine et la Russie y sont clairement identifiées comme des menaces militaires à la domination américaine dans la région Asie-Pacifique. La même obsession américaine d'une alliance eurasiatique.

### UNE NOUVELLE GUERRE FROIDE

Les deux puissances continentales ont bien changé: la Russie de Poutine procure énergie, produits agroalimentaires et matériel militaire de pointe à une Chine qui paye en yuan ou en rouble (et non plus en dollars), investit massivement en Russie et lui procure de la machinerie qu'aucun autre pays ne pourrait lui fournir.

Les relations militaires sino-russes, sans entrer dans le débat de savoir qui est le *junior partner* de qui, sont de retour au niveau pré-1960, comme l'illustrent les manœuvres militaires conjointes de ces deux dernières années (*Vostok-2018* et *Tsentr-2019*), les plus importantes menées par les deux nations, auxquelles se sont joints en 2019 l'Inde et le Pakistan ainsi que les républiques d'Asie centrale.

Dans un pied de nez à Mattis qui déclare le terrorisme international comme menace secondaire,



Sergei Shoigu, le Ministre russe de la Défense, a tenu à préciser que ces manœuvres conjointes n'étaient dirigées contre aucun pays en particulier, mais bien contre le terrorisme, plaçant la Russie dans la position d'acteur international responsable, ne désirant pas contribuer à l'escalade des fanfaronnades médiatiques.

Personne n'ignore que ces manœuvres militaires conjointes sont une démonstration de force destinée à tempérer la paranoïa obsessionnelle antirusse et antichinoise de l'axe atlantiste, qui ne cesse de s'étendre vers l'Est, et multiplie les manœuvres militaires de provocation aux frontières européennes de la Russie et aux frontières maritimes de la Chine. La Russie démontre ainsi qu'elle n'est pas isolée sur la scène internationale, et qu'elle peut forger des alliances militaires avec d'autres puissances militaires, y compris des compétiteurs régionaux potentiels comme la Chine.

Il s'agit bien sûr également de

mettre en scène son arsenal militaire, dont l'efficacité a pu être démontrée sur le terrain en Syrie, et qui se vend en Inde, en Iran, en Syrie, en Chine, et qui est maintenant l'équipement de choix (notamment dans le cas des batteries antimissiles S-300) de certains pays de l'OTAN (la Turquie). Tout récemment, la Russie vient de vendre à la Chine son tout dernier système de détection de missiles intercontinentaux, Voronezh, une technologie que seule la Russie et les États-Unis possédaient jusqu'à présent. Ce système sera relié aux batteries antimissiles S-400 russes que la Chine a déjà acquises. Voilà qui devrait faire taire les experts occidentaux qui raillaient les manœuvres militaires conjointes récentes comme un simple *show* pour la galerie, sans aucune dimension stratégique.

**DÉSHABILLER PIERRE POUR  
HABILLER PAUL**

Incapables d'acquérir et de maintenir une quelconque suprématie

militaire sur le Moyen-Orient, les États-Unis et leurs alliés régionaux (Israël, Arabie saoudite) sont en train de s'orienter vers deux à trois nouveaux théâtres d'affrontements dans lesquels ils pensent pouvoir s'imposer, l'Europe tout d'abord, puis un nouveau territoire qu'ils appellent Indo-pacifique, et dans une certaine mesure, l'Afrique, pour laquelle l'intérêt des États-Unis ne s'est réellement manifesté que lorsque la Chine a commencé à y prendre pied.

La machine de guerre américaine, qui dépense déjà plus que les huit pays suivants, y compris la Chine et la Russie, continue de réclamer au Congrès américain toujours plus de budgets afin de se déployer massivement dans la région Asie-Pacifique dans un objectif d'endiguement de la puissance chinoise, pour lui nier toute supériorité militaire dans son voisinage immédiat.

Or, la Chine, en collaboration avec la Russie, est en train de rendre obsoleète la machine de guerre américaine dans le Pacifique, ou tout du moins à l'intérieur du périmètre délimité par la Corée, le Japon, Taïwan et la Mer de Chine du Sud. Leur développement simultané de missiles supersoniques capables de détruire des porte-avions (le DF-21D chinois et le Kh-47M2 russe) ont complètement bouleversé les projets des USA dans le Pacifique et leur stratégie globale qui a consisté

à dépenser des milliers de milliards de dollars au Moyen-Orient, pendant que la Chine et la Russie développaient des systèmes d'armement oblitérant la supériorité marine et aérienne des États-Unis.

Les récentes parades militaires célébrant le 70e anniversaire de l'établissement de la République populaire de Chine ont démontré que le complexe militaro-industriel chinois n'a rien à envier à celui des États-Unis, et le dépasse même dans certains domaines, avec le développement d'armements dont l'efficacité létale est telle qu'elle est terrifiante pour l'ennemi car elle annule instantanément sa perception de supériorité et de sécurité. Ces armes, appelées en chinois les «épées d'assassin» (*shashoujian* 杀手剑) sont notamment des drones kamikazes et des missiles supersoniques anti-porte-avions (les DF-100 et DF-17 présentés lors de la parade du 1er octobre à Beijing).

Les récentes manœuvres militaires conjointes entre la Chine, la Russie, l'Iran, le Pakistan et l'Inde indiquent que ces puissances ne laisseront pas les États-Unis prendre pied si facilement dans leur zone d'influence, même avec le soutien, modeste, de leurs alliés naturels dans la région, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, Singapour, le Japon, la Corée du sud et Taïwan.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://le.site.ANTIPRESSE.NET) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

SUR CES MOTS par Arnaud Dotézac

## Harponnons le radicalisme

L'AGENT-TUEUR HARPON S'ÉTAIT DONC *RADICALISÉ*. C'EST CE CONCEPT DE *RADICALITÉ* QUI A FAIT BASCULER SON CRIME DE DROIT COMMUN DANS LA QUALIFICATION JURIDIQUE DU TERRORISME, PRIS EN CHARGE PAR UN PROCUREUR SPÉCIAL. IL N'EXISTE POURTANT PAS DE DÉFINITION PÉNALE DU *RADICALISME*.

Si elle existait, elle gênerait fort ce qu'il reste des *radicaux* historiques en France, d'ailleurs proches d'Emmanuel Macron.

Est *radical*, nous disent tous les dictionnaires, ce «qui appartient à la *racine*», «qui naît de la *racine*», «qui est regardé comme le principe, l'origine d'une chose», etc.

Il faudrait donc savoir: si l'islam pratiqué par les *radicalisés* est une déformation de l'islam, comme on le clame sur tous les plateaux, parvis et parterres d'information de grand chemin, c'est qu'il ne prend pas *racine* dans les principes essentiels de l'islam-vrai. Mais alors, pourquoi utiliser le terme *radical*? Pourquoi entreprendre le traitement d'un problème aussi grave sur la base d'une contradiction dans les termes? Quoi d'autre si ce n'est pour ne pas le traiter?

En revanche, si l'islam *radical* prend bien *racine* dans l'islam, c'est qu'il est l'expression de ses principes essentiels. Et ô surprise, c'est pile le sens que lui donne Laurent Nuñez, secrétaire d'État à l'intérieur, lors de son audition publique du 10 octobre dernier face aux sénateurs français, aux côtés d'un Castaner *in corpore*. On apprend même qu'il existe une distinction administrative circulaire entre la «radicalisation violente» qui participe de l'action violente et la radicalisation non violente qui procède d'une

croissance à la supériorité de la loi divine sur la loi de la République, c'est-à-dire le fondement même de l'islam! Il existerait même au sein de la police un guide de détection des «signaux faibles», incluant notamment l'hyperkératose frontale, le port de la barbe, les vêtements typiques, le rejet tactile des femmes, etc.



La *radicalité* n'est donc plus officiellement une contradiction dans les termes. Elle est bien reconnue comme une appellation d'origine contrôlée, une *ramification* de l'islam-vrai. Autrement dit, affirmer que la *radicalité* n'a rien

à voir avec l'islam-vrai est devenu une contrevérité au regard des directives officielles, donc une fake news: cybersapeurs à vos postes.

Enfin une once de loyauté dans ce monde de brutes! De là à dire que plus rien n'interdirait au pouvoir démocratique d'être lui-même *radical* face à la violence islamique, ce serait un peu téméraire. Il y a encore du travail. Pour reprendre la formule du vieux dictionnaire Dupiney de Vorepierre, à l'entrée «*radical*», Nuñez ne semble pas encore de ceux «qui réclament les réformes les plus complètes et qui veulent extirper tout abus jusqu'à la *racine*».

# TURBULENCES

## #USA #UE #RUSSIE | Le nouveau Débarquement US en Europe

On annonce le regroupement de 37000 soldats dont 20000 américains en Europe pour avril-mai 2020, comme au bon vieux temps de la guerre froide. Pour quel motif?

«L'intervention russe en Ukraine en 2014 a contraint le Pentagone à se reconcentrer sur la défense de l'Europe et la manière de faire traverser l'océan aux troupes américaines en cas de crise.»

### Budget de ce Débarquement bis? Une brouille: à peine 340 millions de dollars...

On ne doute pas que Greta attendra de pied ferme sur la plage pour dresser le bilan carbone de l'excursion, et figera l'armada sur place, de son célèbre «*how dare you?*».

Le pompon, c'est que cet exercice est présenté par le communiqué officiel du commandement US en Europe (Eucom) comme une montée en puissance du programme *Atlantic Resolve*, dont ce même communiqué indique qu'il est financé par l'**Initiative de Défense Européenne!** Et les pauvres Européens qui croyaient benoîtement que cette «initiative de défense européenne» servait à s'affranchir de la tutelle militaire américaine...

On notera au passage que **ce n'est pas une opération de l'OTAN mais bien un exercice américain pur et dur**, assorti de quelques troupes d'appoint sous commandement US direct. Même si, au détour d'une phrase, on lit qu'il s'agit de contribuer à un objectif de l'OTAN en matière de niveau de préparation.

Dernière remarque, ces exercices s'accompagnent depuis quelques années de la demande très insistante des princes militaires américains à leurs obligés européens de bien vouloir offrir la libre circulation intérieure aux convois et aéronefs américains, ce qu'ils dénomment un **Schengen militaire...**

Bref, la «souveraineté militaire européenne» se réduit concrètement à un fonds d'appoint pour l'entretien du mastodonte américain.

### Mais encore:

#RÉSEAUX SOCIAUX | Combattons les censeurs... en les censurant

#SANTÉ | Jeûne, manger cru et autres dérivés sectaires

#UKRAINE | La balle (dans le pied) de Zelensky

#OTAN | Peut-on expulser la Turquie?

## Pain de méninges

### LE GRAND TRI

Lors de certains événements exceptionnels et funestes, tels que ces bombardements, ainsi qu'à des époques de graves persécutions politiques, on observe chez la plupart des gens des comportements stéréotypés. Les lâches et les égoïstes s'imaginent que tout ce qui se passe — chaque détail — est dirigé contre eux et les vise en particulier. Les êtres bornés, naturellement légers et insoucians, évitent d'y penser jusqu'au moment où ils se sentent directement touchés. Seul un être avisé est capable de suivre tous ces bouleversements sociaux et la vie publique avec sang-froid et de les interpréter de façon impartiale, cherchant à dégager leur sens global avant de se préoccuper des répercussions qu'ils peuvent avoir sur sa propre existence. Alors seulement il cherche à s'abriter et à se protéger dans la mesure où cela lui est possible et moralement permis. (Belgrade, 1944)

— Ivo Andrić, *Signes au bord du chemin*